



Valérie Mréjen : « J'ai toujours voulu croire qu'on m'écoutait vraiment. »

À L'ASSAUT DES MOULINS À PAROLES

Elle raconte, rumine, raconte encore... A travers cette plastique du bavardage, Valérie Mréjen traque une langue qui court après le vide.

L orthodontiste et sa pâte rose cru dans la bouche, les barrettes en forme d'éléphant dans les cheveux, la violence sourde du quotidien familial, les tics de la mère et les manies des tantes... Avec son autobiographie étrange et fragmentée (*Mon grand-père*) et quelques nouvelles, condensés des mille détails de l'enfance, la plasticienne Valérie Mréjen s'est offerte au regard public. Si bien qu'on a l'impression de la connaître déjà quand elle ouvre la porte. Étrangement proche, familière comme une copine de classe. Ainsi livrée, la jeune artiste reste pourtant absolument opaque, comme on peut l'être à soi-même. Cachée derrière une langue fine et détachée, une légèreté. N'hésitant pas à se définir comme « quelqu'un qui rumine beaucoup, souvenirs, mots ou reproches », elle évoque ses derniers travaux. Diapos transparentes offertes au soleil, les clichés découpent en tranches l'appartement du grand-père, relevé quasitopographique d'un monde abandonné. Une méchante tapisserie, des petits ciseaux bizarrement accrochés au mur, un cendrier en cristal mauve. « Sortis du tiroir, tous les objets deviennent obscènes, étrangement. Je viens de faire deux séries similaires, chez mes tantes : des lieux où règnent les coussins rembourrés et le souci du tiré à quatre épingles. Où l'on se sent comme à l'hôtel. » Voyage aux antipodes : son appartement, à la décoration limpide, est inondé de

lumière. Un vase de verre tombe du plafond, piqué de renoncules rouge sombre : « Un paresseux, glisse-t-elle. Comme ces animaux qui s'accrochent la tête en l'air. » Attention au verbe, art du détail : on retrouve là comme un résumé de son œuvre, constituée pour l'essentiel de courts films qu'elle appelle modestement « sketches ». Dans ces saynètes simples jouées par des acteurs, elle fouille les failles de notre discours, les dîners en famille où surtout jamais l'on ne parle de soi, les récits creux de vacances, les dialogues submergés de « truc » ou de « sympa », les « discussions pour faire tapisserie ». Tout ce qui peuple le vide.

Présenté à la galerie Cent8, l'ensemble dresse un panorama tragi-comique de notre aspiration à être à la hauteur du réel, et de notre renoncement quotidien. Fascinée par les annuaires, amusée par les recherches de l'Oulipo, plasticienne tous azimuts, Valérie Mréjen avoue : « J'ai un lien très particulier au langage, dû à sa famille. Mon père a un langage très limité, il n'écoute pas vraiment, tout en exhortant ses enfants à "communiquer" constamment. Tout se passe comme si la seule réalité possible était de raconter : sa journée, le menu de son petit déjeuner. Tout raconter. Et puis, dès qu'on a fini, on entend : "Passe-moi le sel". Tout est oublié, revenu au néant. Moi, j'agis comme si j'avais toujours voulu croire qu'on m'écoutait vraiment. Je crois profondément qu'on peut dire les choses. Mais en même temps, je connais tellement bien le contraire : le sous-texte, les maladresses, tous ces moments où l'intention ne rejoint pas le résultat. Ce fossé, je ne sais pas si je peux le combler vraiment. Je ne cherche pas à réparer une chose que je trouverais terrible. Plutôt à la regarder avec détachement, tout en restant dedans. »

Emmanuelle Lequeux

■ **Valérie Mréjen** du 19 fév au 1^{er} avr à la galerie Cent8, 108 rue Vieille-du-Temple, Paris 3^e. 01 42 74 53 57. Du mar au sam de 10h30 à 13h et de 14h30 à 19h ; entrée libre. Et à partir du 25 mars au CCC de Tours (37), 02 47 66 50 00. A signaler également : projection de « sketches » de Valérie Mréjen au cours de la nuit *Stories*, le 19 fév (voir rubrique Projections). ■ **A lire** : *Mon grand-père* (éd. Allia, 65 pages, 40F).